

Pierre Lascoumes

FRAGMENTS
D'UN PARCOURS
JAPONAIS

FRAGMENTS
OF A JAPANESE
ITINERARY

« L'imaginaire déchoit-il ou se renforce-t-il par sa confrontation au réel ? »

V. Segalen, *l'Equipée*.

« No dream in Japan... »

(Propos de bar, recueilli au Fire Island, Tokyo, Sept. 84)

To Fuminaro Kusakari

« No dream in Japan... »

(Heard in a bar, Fire Island, Tokyo, Sept. 84).

« Is the imaginary demeaned or strengthened by its confrontation with the real? »

V. Segalen, *L'Equipée*

To Fuminaro Kusakari

NARITA sur guerre

La limousine qui mène de l'aéroport à Tokyo, rejoint une autoroute qui traverse bientôt une délicieuse campagne digne d'estampe. Collines étroites couvertes de conifères enserrant de petits vallons saturés de rizières. Des habitations de bois sombre s'accrochent et se tassent au bas des pentes dégagées à leurs pieds un maximum d'espace cultivable. Entre l'à-pic et le retrait : les humains. Splendeur de ces toits bleus aux tuiles vernissées, simple géométrie des gerbes de riz dressées en lignes courbes dans les champs, deux à deux, chevrons ondoyants. Densité des feuillages où se mêlent d'innombrables essences jouant sur la gamme subtile des verts cendrés.

Puis, sans raison, on tourne la tête. Sur l'autre partie de l'autoroute un autre Japon surgit : chevaux de frise, voitures blindées, chicanes de tôle, policiers casqués de noir aux boucliers transparents. La chevalerie moderne veille, fouillant les véhicules, ouvrant les coffres. C'est là le contrôle très ordinaire de l'accès à l'aéroport international.

Achévé en 1971, on dut attendre sept ans pour l'inaugurer tant fut virulent le mouvement d'opposition. Ces paysans expropriés sans ménagement, privés de leur moyen d'existence traditionnelle, devinrent aux yeux de millions de Japonais, l'image même des victimes d'une croissance aveugle qui veut ignorer le coût humain. De titanesques batailles rangées opposèrent paysans et étudiants à la police. Même ceux qui réprouvaient la violence de ce conflit furent atteints par les images de ces vieux agriculteurs s'enchaînant en grappes aux arbres menacés ou de ces combats teutoniques oppo-

NARITA, state of siege

The limousine going from the airport to Tokyo goes onto a highway which soon crosses a delightful countryside straight out of a print. Narrow hills covered with conifers hem little valleys saturated with rice-processing factories. Houses of dark wood hug the bottom of the slopes, leaving maximum room for cultivable land. Between the apex and the recession: humans. Splendor of these blue roofs in varnished tile, simple geometry of the rice-fields, the chevrons swaying two by two. Density of foliage where innumerable essences play on the subtle scale of ashen greens.

Then, for no reason, one looks the other way. On the other side of the highway looms another Japan: chevaux-de-frise, armor-plated cars, roadblocks, helmeted policemen. Modern chivalry reigns, searching cars, opening trunks. This is the very ordinary check for access to the international airport.

Completed in 1971, seven years went by before its inauguration, so virulent was the movement of opposition. The farmers, brutally evicted, deprived of their traditional means of existence, became, in the eyes of millions of Japanese, the very image of the victims of blind growth which ignores human life. Titanic battles raged between the police and the farmers and students. Even those who opposed the violence of the conflict were touched by the images of the old farmers clinging to trees marked to be cut down, or of the Teutonic combats lasting for days in the mud of the construction sites, the young Zengakuren armed with wooden lances against the military troops. The longest runway was never opened, Narita is still

sant durant des jours, dans la boue des chantiers, les jeunes Zengakuren armés de lances de bois aux troupes militarisées. La plus longue des pistes n'a jamais été ouverte, Narita est encore en état de demi-siège. La police veille contre les terrorismes divers, mentalement je feuillette un vieux Paris-Match.

L'imaginaire et le réel

L'imaginaire se renforce lorsqu'il se confronte au réel. Curieusement, en situation, leur télescopage n'a rien de l'écrasement du nain subjectif par un Goliath objectif. Leur corps à corps a plutôt la saveur, l'énergie d'un duo à la Laurel et Hardy où l'énoncé de l'un culbute et rebondit sans cesse sur celui de l'autre. Ainsi, les batailles de Narita ou celles de Kashima* restituent peut-être davantage, le Japon féodal que l'envers du miracle économique. De même, l'immensité moyenne et terriblement répétitive du Japon urbain est sans doute plus mystérieuse, plus dépaysante que la perfection attendue et tenue sans faille, des jardins de Kyoto.

Un pays sans villes

D'un côté la ville, de l'autre la montagne, entre, quelques campagnes. Le célèbre chemin reliant entre elles les vieilles capitales n'est plus que le lieu d'une prolifération urbaine qui déploie au sud de l'île principale sur plus de 1.000 kms une mégalopole ininterrompue et contamine déjà sérieusement les autres îles. Seuls les noms des gares tentent d'introduire quelques différenciations dans l'affligeante banalité architecturale de ce réseau urbain sans traces, ou presque, de ce passé qui constitue le Japon mythique. Les Punks et leur "no future" et les métaphysiciens du béton à tout crin auraient dû naître là-bas. C'est sans doute le seul pays au monde où il est impossible de faire connaître aux enfants ce qu'était leur ville, leur quartier, il y a simplement 15 ou 20 ans. Ça ne les intéresse d'ailleurs pas vraiment, leur histoire est ailleurs.

Prenant le *Shinkansen* (train express, look années 1960) vous roulez plus de huit heures à partir de Tokyo pour atteindre le terminus Hakata, sans même pouvoir repérer le passage de l'isthme donnant accès à l'île du sud (Kyushu). Excepté la zone du lac Biwa, vous aurez la troublante impression de tourner à jamais dans le même décor : une immuable banlieue pavillonnaire à très haute densité, ponctuée de zones industrielles et de stocks de buildings dépareillés. Bref, la civilisation de la "nature magnifiée" s'est reconvertie à celle du "tout-suburb". Terme à employer au singulier car la mégalopole ne connaît que des centres relatifs, temporaires, des centres vides dirait...

D'où, autre paradoxe, l'aspect village de ces zones urbaines, minutieusement (?), anarchiquement (?) déstructurées que l'on retrouve absolument partout dès que l'on quitte les grandes artères. On est soudain frappés par le climat rural de ces dédales de ruelles sillonnant entre les blocs, la stridence des grillons nichés dans la moindre verdure, parfois un fouillis nauséeux entre deux bâtiments impeccables. Une porte coulissante en bois sombre, une branche de conifère, trois façades sans alignement, un ventilateur ; tiens, je suis à Jap-city. Quelque part, n'importe où, ailleurs.

Méthode rose

Prélever des traits sans prétendre en rien représenter ou analyser la moindre réalité. Il ne s'agit pas de photographier puis d'exposer un diaporama quelconque ou subtil. Simplement, se laisser transpercer d'éclairs multiples et à partir de ces

partly in a state of siege. The police is on the lookout for acts of terrorism, mentally I leaf through an old issue of Paris-Match.

The imaginary and the real

The imaginary is strengthened when confronted with the real. Curiously, when situated their telescoping has nothing of the crushing of the subjective dwarf by an objective Goliath. Their contact has the savour, the energy rather of a Laurel and Hardy duo where the utterance of one ceaselessly somersaults and bounces off the other's. Thus, the battles of Narita or of Kashima (another battleground, cf. the film "Kashima Paradise") perhaps recall feudal Japan more than the recession of the economic miracle. In the same way that the terribly repetitive immensity of urban Japan is perhaps more mysterious, more unsettling, than the expected perfection and faultless appearance of the Kyoto gardens.

A country without cities

On one side the city, on the other the mountain, between them several countrysides. The famous road linking the old capitals is now the scene of urban proliferation extending over a thousand kilometers in the south of the main island, an uninterrupted megalopolis already seriously contaminating the other islands. Only the names of the train stations introduce a differentiation into the distressing banality of the architecture of this urban network without – or almost without – any traces of the past which made up mythical Japan. The Punks and their "no future" and the metaphysicians of cement should have been born in Japan. It is no doubt the only country in the world where it is impossible to show children what their city, their neighborhood, was like only fifteen or twenty years ago. But it does not interest them very much anyway, their history is elsewhere.

Take the "Shinkansen" (express train, "look" from the 1960's) and you will ride for more than eight hours from Tokyo to the Hakata terminus without ever seeing the passage of the isthmus giving access to the southern island (Kyushu). Except for the area around Lake Biwa, one has the troubling impression of always seeing the same décor: an endless and extremely populated suburb punctuated with business districts and blocks of incomplete buildings. In other words, the civilization of "magnified nature" has been reconverted into that of the "suburb". A term to be used in its singular tense because the megalopolis only knows temporary, relative centers, empty centers...

From whence yet another paradox, the village-like aspect of these meticulously (?), anarchically (?) de-structured urban zones that one finds absolutely everywhere as soon as one leaves the main roads. One is suddenly struck by the rural climate of this maze of roads furrowing through blocks, the stridency of the crickets nesting in the slightest trace of greenery, a junkpile between two immaculate buildings. A sliding door in dark wood, a conifer branch, three unaligned façades, a fan; hey, I'm in Jap-City. Somewhere, anywhere, elsewhere.

The pink method

To take a sample of traits without in any way pretending to represent or to analyze the slightest reality. It is not a question of photographing and then of developing a subtle or nondescript diaporama. Simply, to let multiple flashes come

impacts imaginer un peuple fictif, rêver un pays, déployer un récit. Se laisser ébranler par des échos obscurs, personnels ou empruntés, peu importe, où vacille toute prétention à connaître, où surgit l'écriture. Monsieur Barthes, nous sommes toujours sous votre empire.

Signe, joli signe

"C'est aussi un vide de parole que constitue l'écriture ; c'est de ce vide que partent les traits dont le Zen, dans l'exemption de tous sens, écrit les jardins, les gestes, les maisons, les bouquets, les visages, la violence"***. "L'exemption de tous sens" joliment dit n'est-ce pas ?... Soudain un ras-le-bol, une colère immonde, à lire tous ces fins lettrés de Pierre Loti à Hervé Guibert se complaire aux jolies phrases que l'on se doit de grapher sur le Japon. Phrases polies, raffinées, froides comme des œufs de marbre, s'efforçant à l'intelligence. Qu'est-ce qui fascine donc tant dans ce très banal univers urbain, cette super-consommation de masse, dans ces performances économiques dont le prix humain a peu d'équivalent ?

C'est à croire qu'ils ne sont allés que de jardins en temples, de Ryokan (vieilles auberges), de musées en cabinets d'estampes enfermés dans des véhicules aux vitres obscurcies. Mais, vu la rareté de ces attractions antiques et le niveau de saturation du trafic, cela veut dire aussi qu'ils auraient passé 80% de leur temps en trajet. A moins, qu'il n'existe quelque part pour "nos amis étrangers de passage", un mini-Japon digne de l'époque Edo, pays-vitrine comme on a connu des camps et des kolkhozes "modèles". Les intellectuels adorent ces jeux d'enfants, comme les reines aiment à jouer aux fermières.

A pied d'œuvre

"J'entends souffler de grands mots assumptionnels... Cette exaltation vaudra-t-elle, à l'expertise, un seul coup de jambes sur le roc ?" (V. Segalen, l'Equipée).

Découvrir à pieds, si possible plus par nécessité que par hasard ; n'être pas que gentil touriste, qu'invité ravi. La complaisance tue et d'abord l'aventure. J'ai un travail à accomplir dans ce pays, modeste, exigeant. Une raison d'être là ? Non, l'occasion, la chance d'une pratique concrète des lieux, des gens. Voyeur éclairé ? Non, affairé. Des parcours s'imposent bousculant la plate curiosité touristique. Je me déplace selon les étapes d'un jeu de l'oie dont aucun guide ne peut rendre compte et qui d'abord me donne à voir. Je joue donc, délicieusement à l'objet exotique, "Hello, frenchy !".

Densité

S'il fallait choisir un mot ce serait celui-là : densité. Et je ne pense pas particulièrement à la foule. Cette sensation de saturation de l'espace, je la retrouve partout, dans l'écriture (trois alphabets, quelques milliers de caractères mêlés jusqu'à l'intérieur des mots), dans les forêts (ayant connu une période glaciaire moins longue que la nôtre, le Japon a conservé dix fois plus d'essences d'arbres et d'arbustes et leur entremêlement constant donne aux forêts un charnu exceptionnel), au restaurant (la sobriété monacale du bol et de la baguette s'accompagne aisément de multiples coupelles, ravières, godets de céramique, boîtes laquées qui donnent à tout repas un délicieux côté festin de poupées), dans les vêtements traditionnels (surtout ceux des femmes - basés sur des empilements aussi explicites qu'élaborés, repris aujourd'hui par les designers nippons dans leurs superposés), dans les campagnes (pas un mètre carré à l'abandon ou

through and from these impacts to imagine a fictitious people, dream a country, develop a story. To let oneself be shaken by obscure, personal, or borrowed echoes, it is unimportant, as pretension of knowledge vacillates, writing surges forth. Mister Barthes, we are still under your influence.

Sign, pretty sign

"Writing is also constituted by an absence of speech; it is from this absence that begin the traits of which Zen, in the exemption of all meaning, writes gardens, gestures, houses bouquets, faces, violence." (R. Barthes, Empire of Signs 1970).

The exemption of signs, it is nicely put, isn't it?... Suddenly, a dark anger, one has had enough of reading all those well-reactionary writers from Pierre Loti to Hervé Guibert taking pleasure in the pretty phrases that one feels obliged to graph onto Japan. Polite, refined phrases, as cold as marble eggs, straining to be intelligent. What, then, is so fascinating about this very banal urban universe, this mass super-consumption, this economic performance whose human cost has no equivalent?

It is as if they had only gone from gardens to temples, from Ryokan (old inns) to museums, in cars with dark windows. But, given the rarity of these ancient attractions and the density of traffic, it would mean having spent 80% of their time on the road. Unless there exists somewhere for "our visiting friends from abroad" a mini-Japan worthy of the Edo period, a window display like the camps and the "model" kolkhozes. Intellectuals adore child's play, just as queens love to play at being peasant women.

Ready to get down on the job

"I hear great Assumptional words in the wind... On appraisal, would this exaltation be worth simply standing on a rock?" (V. Segalen, L'Equipée).

If possible, to discover on foot, more through necessity than by chance; to not be only a nice tourist, an enraptured guest. Smugness kills, and adventure first of all. I have work to accomplish in this demanding, modest country. A reason for being there? No, the occasion, the chance of concrete observation of places, of people. An enlightened voyeur? No, busy. Certain essential itineraries overwhelm simple tourist curiosity. I wander about with no apparent aim or guide, which allows me to see. I therefore happily play at being an exotic object, "Hello frenchy!".

Density

If one word had to be chosen it would be that one: density. And I'm not thinking particularly of crowds. I find it everywhere, this sensation of the saturation of space, in writing (three alphabets, several thousand characters), in the forests (having had a shorter glacial period than in Europe, Japan has ten times as many species of trees and shrubs, and their constant intermingling gives the forests their exceptional richness), in restaurants (the monastic sobriety of bowls and chopsticks is readily accompanied by numerous dishes, ceramic jars, lacquer boxes, which bring a doll-like aspect to every meal), in the traditional clothes (especially those of women, based on wrapping as explicit as it is elaborate, taken up today by Japanese designers in their superposings), in the country-sides (not a square foot of land gone to waste or fallow, few or no roads, one walks on the narrow dikes of the rice paddies), in the Bunraku and Nô theater (unlike the opera

en jachère, peu ou pas de chemins, on marche sur les digues étroites des rizières), au théâtre Nô et Bunraku (contrairement à l'opéra qui tend à tout intégrer dans le chant ou pour lui, ces théâtres jouent délibérément sur la juxtaposition du récit parlé, de la musique, du mouvement, de la parure des interprètes, de la voix chantée, de la vie étrange des objets animés (masques, marionnettes) chaque dimension préserve son autonomie, sa distance, contre-points sans majeures) dans l'urbanisme (ou l'absence de ? Tension, fatigue de ces formes urbaines où jamais l'œil ne trouve où se reposer, pas de perspectives, de prévisibilité, il se passe toujours quelque chose, décrochement, vestige, travaux, signalisation en relief ou sonore pour aveugles, un recoin poissonneux, une incroyable perruque de fils électriques en haut d'un pilône, un prodigieux jardin de deux mètres carrés, un geste de béton blanc ou d'acier)...

La densité n'est pas l'entassement, ni le désordre, plutôt la polarité complémentaire de l'épure, une discontinuité absolue qui donne à tout trait, son épaisseur, son moelleux, sa plénitude.

L'œil de Saliéri

L'œil de Saliéri regardant Mozart, n'est pas un œil de jalousie ou de rancœur. Sa subjectivité extrême souligne quelques traits occultés. Le grand génie en culottes courtes était aussi un petit quinquard, trousseur, pêteur, infantile. Mais Saliéri ne savait pas pour autant le versant sale, tragique, obscène du créateur qui ne cesse de le fasciner. Son point de vue est fondamentalement idéaliste : Mozart n'est pas digne de sa musique, il se trahit lui-même.

Fait-on mieux en troussant poliment le kimono soyeux de quelques stéréotypes nippons ? En disant platement que ce pays a ses aspérités, ses laideurs, ses bavures, ses excréments. Ni lieu abstraitement épuré, ni enfer technologique, il n'est ni figé dans un somptueux rituel de signification évidée, ni emporté vers la préfiguration post-moderne du prochain millénaire. Beaucoup de dureté, d'énergie, de médiocrité, de volonté et quelques vieux signes que l'on salue parfois en passant. Bref, le Japon ne serait plus digne de sa mythologie.

Comment ne pas succomber à l'œil de Saliéri ?

Yamanote Line et Compagnies

Quel dommage que les fines plumes ne prennent jamais le métro, nous y avons perdu de belles pages, surtout à Tokyo. On voit mal cependant comment il serait possible de l'éviter car, c'est à peu près le seul moyen de transport utilisable en journée à moins de se spécialiser dans la sémiologie des embouteillages. On fantasme rouge sur celui de New York, gris sur celui de Moscou, fleur-bleue sur celui de Paris. Celui de Tokyo laisse apparemment, indifférent. Trop propre, trop grand ?

Certes Barthes accorde bien trois pages à ses innombrables gares, mais c'est pour y voir "le point vide d'affluence des emplois et des plaisirs" de chaque quartier. Bouche monstrueuse qui dévore et déverse sans cesse un flux grouillant. Il est cependant à craindre que ses guides ne l'aient pas laissé acheter seul un billet ou s'aventurer solitaire dans cet underground. Il s'y serait peut-être heurté dans cette foule pressée et lasse, à un autre Japon, encore un.

Dans la mégapole, seuls quelques privilégiés ont moins de deux heures de transport quotidien. Un trajet simple d'une

which tends to integrate everything into song or for itself, these theaters play deliberately on the juxtaposition of recitation, singing, and the strange life of animated objects such as puppets and masks, each dimension retaining its autonomy, its distance, counterpoints without a major theme), in town planning (or absence of? Tension, fatigue, due to these urban forms in which the eye can never find repose; no perspectives, no predictability, something is always occurring, vestige, construction, unhooking, street signals for the blind, a filthy corner, an incredible crown of electric wires on top of a pylon, a prodigious garden three feet wide, a block of white cement)...

The density is not the piling up, nor the disorder, but rather the complementary polarity of refinement, an absolute discontinuity which gives to each trait its depth, its softness its plenitude.

Saliéri's eye

When Saliéri is observing Mozart, he is not jealous or bitter. His extreme subjectivity emphasizes several overshadowed traits. The great genius in short pants was also infantile, roguish, a womanizer. But Saliéri nevertheless does not see the other, tragic, dirty, obscene side of the creator who so fascinates him. His point of view is fundamentally idealistic: Mozart is not worthy of his music, he betrays himself.

Are we doing any better in politely trussing the silky kimono of several Japanese stereotypes? In flatly saying that this country has its sore spots, its ugliness, its flaws, its excrements? Neither an abstractly purified place nor a technological hell, it is neither frozen in a sumptuous ritual of hollow significance, nor carried away in post-modern prefiguring of the next millennium. There is much hardness, energy, mediocrity, drive, and several old signs which are sometimes greeted in passing. Anyway, Japan would no longer be worthy of its mythology.

How not to succumb to Saliéri's critical eye?

Yamanote line and Companies

It is really too bad that the refined writers never take the metro, especially in Tokyo; what beautifully-written pages we could have had. Nevertheless, it is hard to see how it would be possible to avoid the metro, as it is about the only possible means of transportation during the day, unless one wishes to specialize in the semiology of traffic-jams. One fantasizes the color red for the New York metro, gray for Moscow's, romantic blue for the one in Paris. Tokyo's metro leaves one indifferent. Too clean, too big?

Of course, Barthes devotes three pages to the innumerable stations, but in order to see "the empty spot of rush hours" in each quarter. Monstrous mouth which unceasingly devours and pours out a swarming flux. But it is nonetheless hard to believe that these guides bought a ticket alone and went in the metro by themselves. They would perhaps have been confronted with another, yet another, Japan.

Only a privileged few spend less than two hours a day in the metro. A one-way voyage an hour-and-a-half long is not out of the ordinary. For the same income, life is twice as expensive

heure-trente n'est rien que banal***. Dans ce contexte on s'attend à trouver un Japon particulièrement performant dans sa gestion des masses, de la force de consommation et de travail, productivité exige. Là également, notre intentionalisme en prend un coup. Quel bazar, quel mélange de bureaucratie allemande début de siècle et d'aliénation de service public aux services de l'intérêt privé le plus cru. Neuf lignes de métro privées, une ligne publique et trois lignes de train de surface, quadrillent à peine l'agglomération centrale. On marche beaucoup (10 à 30 minutes) d'une station à l'autre. Quand on s'attend à recevoir pour ticket un badge magnétique ou un code digital, on est surpris d'apprendre que la "carte orange" est une idée d'avant-garde. La tarification varie chaque fois selon la distance et la compagnie. Autant dire qu'avant d'accéder aux quais, vous méditez un moment devant les énormes tableaux indiquant les prix, puis ferez la queue devant les distributeurs de billets. Ils rendent la monnaie ? Enfin une bonne nouvelle !

L'intérêt du métro ce sont souvent les connexions entre lignes. Les Parisiens ont de fâcheuses habitudes de facilité. A Tokyo, les connections sont rares (d'où de très longs crochets), souvent artificielles (couloir-city bonjour et pas de tapis roulants ça ramollit les chairs) et régulièrement factices (il faut en fait sortir, changer de gare, et racheter un billet bien sûr !). Si vous êtes pressés, étourdis, exaspérés ou désargentés, pas question de truanter, les poinçonneurs sont là et veillent, à l'entrée et à la sortie, repérant infailliblement les contrevenants.

Ceci, dans un pays où les caisses de supermarché lisent et enregistrent automatiquement le prix des produits qu'on leur présente... On trouve les mêmes survivances dans les systèmes bancaires et administratif qui fonctionnent souvent au "tout à la main". Une sensation de bureaucratie a-temporelle au col fermement empesé dont la principale performance réside dans la quantité considérable d'emplois ainsi préservés. Étrange présence d'un passé moderne.

Densité n° 2

"Alors et les pousseurs du métro gantés de blanc ?" Curieusement ce qui étonne dans la foule immense des transports en commun, c'est sa distance. Il règne là une densité d'aquarium. Pour les méditerranéens, particulièrement, la foule est chaude, grouillante, vite saturée de relans, d'ondes incontrôlées, de pressions : "Attention, bon sang !", "Votre coude, s'il vous plaît...", "La porte !". Pour nous la foule n'est qu'obstacle, invectives, frustration de notre égo. Au Japon malgré une "densité" objective bien supérieure, la sensation est toute autre. Aux pires heures de pointe, la densité demeure aquatique, bien que collé à eux, je sens à peine mes voisins. Chacun demeure immobile, retiré en lui-même. Puis soudain le compact devient flux, s'anime et les corps inextricablement emboîtés glissent les uns sur les autres sans obstacles apparents.

Chibuya (quartier de grands magasins) 18 heures trente : carrefour de cinq grandes avenues plus une sortie de gare. Le système d'échange aux carrefours diffère du nôtre. Les piétons s'entassent sur les trottoirs, jusqu'au moment où les véhicules venant de tous côtés sont arrêtés par une série de feux rouges concomitants. Un immense espace se dégage aussitôt submergé par la vague déferlante des piétons. Je m'élançais avec eux, mais au bout de quelques mètres une ivresse me saisit. Ce n'est pas une vague mais cinq, six, venant des différents points du carrefour qui roulent les unes vers les autres avec la même précipitation. Je fige sur place. En quelques secondes, sans le moindre heurt apparent, des

in Tokyo than it is in Paris. Shortages make it even worse and force the eleven million inhabitants of Tokyo out into more and more distant suburbs. In this context one expects to find in Japan a particularly efficient handling of the masses, consumer and work strengths, productivity obliged. There, also, our preconceptions are upset. What a bazaar, what a mix of turn-of-the-century German bureaucracy and alienation of public services in the interests of private concerns. Eight private metro lines, a public line, and three public above-ground lines barely criss-cross the main agglomeration. One has to walk from ten to thirty minutes to get from one station to another. When one expects, instead of a ticket, a digital code or a badge one discovers that monthly passes are an avant-garde idea. The price of a ticket varies according to the distance and the line. One meditates for a while in front of the enormous timetables with the price-lists, before then standing in the ticket-line. The machines give you back your change? At last, some good news!

Often, what is interesting in the metro is the connections between the lines. Parisians are too accustomed to the simplicity of their metro. In Tokyo connections are rare (hence lengthy detours), and often artificial (endless corridors and no moving escalators, it "softens" the legs), and regularly non-existent (one, in fact, has to leave the metro, change stations, and buy another ticket, of course!). If you are in a hurry, exasperated, penniless, or dizzy, there is no chance of cheating, the controllers are at every entrance and exit, unfailingly catching cheaters.

And this in a country where the supermarket counters read and record automatically the prices. One finds the same relics in the administrative and banking system which often functions "by hand". A sensation of otherworldly, starched-collar bureaucracy whose principal performance resides in the considerable quantity of jobs in this way preserved.

Densité n° 2

And the men with white gloves whose job it is to push people into the metro? Curiously enough, what is surprising in the immense crowds of public transportation is their distance. It is like the density of an aquarium. For Mediterraneans in particular, crowds are hot, swarming, barely-controlled, pressing: "Watch out, dammit!", "Your elbow, please...", "The door!". For us, crowds are obstacles, invectives, the frustration of our ego. In Japan, despite an objective "density" which is much more intense, the sensation is quite different. During the peak of rush hour, the density remains aquatic, even when squished against other passengers I hardly feel them. Everyone is motionless, lost in himself. And then suddenly the compactness becomes flux, is animated, and the inextricably-packed bodies slide by one another without apparent difficulty.

Chibuya (where the big stores are located), 6:30 p.m.: the intersection of five big avenues plus a station exit. Traffic signals work differently in Japan. The pedestrians wait on the sidewalks until the cars coming from all sides stop at one of a series of concomitant red-lights. A huge space opens, immediately swallowed up by the wave of pedestrians. I move along with them, but after several yards I become dizzy. It is not one wave, but five, six waves coming from different parts of the intersection, rolling towards one another with the same precipitation. I freeze. Within several seconds, without the

centaines de trajectoires individuelles, apparemment contradictoires, se mêlent en un bouillonnement intense, s'interpénètrent comme des eaux fusionnent.

Nuages et dragons

S'il me fallait choisir un objet prendrai-je cette boîte d'écriture en laque noire du musée de Kyoto, représentant sur son couvercle un entremêlement de nuages et de dragons ? Peut-on proposer plus beau projet à l'écriture que la production et la domestication éphémère de l'ombre et de ses monstres, de ce qui trouble et ne saurait prendre forme de mots ?

Mise à distance

Un faux dicton attribue aux Japonais cette pensée : "Quand un étranger passe un mois au Japon, au retour il écrit un livre ; s'il est resté un an, il tente de rédiger un article ; s'il est resté dix ans, il se tait". Et rien ne comblerait plus un nippon que l'aveu de notre incapacité à les comprendre. Être Japonais ce serait donc savoir rester muet, au profit d'une compréhension toute intérieure... Doit-on céder à de tels ultimatums, se plier à une telle disqualification, a priori, de tout regard autre, s'incliner dévotement devant ce repli arrogant dans les drapés obscurs d'une identité ? Une façon aristocratique de dire : "Moi, c'est moi..., vous ne pouvez comprendre !" Compréhendent-ils eux-mêmes ? Pourquoi par exemple cette prolifération annuelle de best-sellers ne se lassant pas d'introspecter l'Identité Nationale : "Être Japonais", "Japonais d'hier et d'aujourd'hui"... ?

Cette identité inquiète se lit sur les cartes de géographie et les livres d'histoire, celle d'une île demeurée inviolée ou presque. Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, le Japon n'avait jamais connu de véritables envahisseurs ni de guerre portée sur ses terres. Et encore, le rapport vainqueur-vaincu développé avec les américains se retourna vite en chance historique d'un nouveau bond en avant. Réflexe très féodal où le vaincu, armes déposées se met immédiatement à la charge de son nouveau suzerain. Le contexte politique des années cinquante dans le sud-est asiatique, puis plus tard, ne fit qu'accentuer cela. L'image passiste de l'ennemi vainqueur s'effaça promptement au profit de celle du porteur de démocratie, de soutien économique et d'allié politique. Admirable et rarissime alchimie, transmutant en or vert le plomb aigre de la défaite et sa pluie atomique...

Tout, sauf du nationalisme revenchard. Faute d'expérience historique, les Japonais semblent ne pas disposer de catégories mentales leur permettant de penser le rapport à l'étranger en termes de conflit, d'opposition directe. Point de racisme, la mise à distance suffit. Dans son pays le Japonais n'est pas japonais, il est. Au-delà, il y a la mer et au-delà encore les différentes "choses" du monde, souvent porteuses de menaces, les colonisateurs en puissance, les typhons, les guerres. Tout cela se ressemble un peu et passe. Pour le Japonais l'AUTRE existe-t-il ?

En moi, une bombe

Hiroshima, le chauffeur de taxi demande en anglais : "Ça vous intéresse la bombe ?" - "Non, ce serait plutôt la vie après la bombe". Cette visite, moins une question de mauvaise conscience que l'expérience imaginaire d'une limite qui s'exprima un jour ici. Une place banale de la très banale post-atOMIC city. Un bâtiment-musée, une sculpture, l'anti-Berlin et ses ruines enchâssées. Sur le socle du monument, une inscription : "Dormez tranquilles, jamais une telle faute ne se répètera". On traduit pour moi, une fois, deux fois...

slightest apparent collision, hundreds of individual trajectories blend into an intense seething, interpenetrating like merging waters.

Clouds and dragons

If I had to choose an object it would be the writing box in black lacquer with clouds and dragons on its cover, at the museum of Kyoto. Can a more handsome project for writing be offered than the ephemeral producton and domestication of shadows and their monsters, of what is troubling and cannot be said in words?

Distancing

A false saying attributes this dictum to the Japanese: "When a foreigner spends a month in Japan, he writes a book upon his return; if he spends a year, he attempts to write an article; if he stays ten years, he keeps quiet". And nothing surprises the Japanese more than our confession of our incapacity to understand them. To be Japanese would therefore be to know how to remain silent, for the benefit of an inner comprehension... Should such ultimatums be accepted, should one submit to such a disqualification, a priori, bow devotedly before this arrogant withdrawal into the obscure draping of an density? An aristocratic way of saying: "Me, is me... you can't understand!" Do they themselves understand? Why, for example, this yearly proliferation of best-sellers which tirelessly examine the National Identity: "To be Japanese", "The Japanese, Yesterday and Today"...

This troubled identity can be read in history books and on maps, that of an island which has remained unviolated, or almost. Up until the end of the Second World War, Japan had never known war nor invasions on its soil. And even then, the winner / loser relationship with the Americans was quickly turned into a historical chance and a forward leap. A very feudal reaction where the loser, having handed over his arms, immediately puts himself into the service of his new suzerain. The political context of the 1950's in southeast Asia only accentuated this. The old-fashioned image of the conquering enemy was quickly replaced with that of the bringer of democracy, of economic support, the political ally. Admirable and rare chemistry, turning into gold the bitter lead of defeat and its atomic rain...

Everything but revengeful nationalism. Lacking historical experience, the Japanese do not seem to have the mental categories which would allow them to think of foreigners in terms of violence and conflict. There is no racism, distancing is sufficient. In his country, the Japanese is not Japanese, he is. Beyond that there is the sea, and beyond that the different "things" of the world, often bearing menace, expanding colonizers, typhoons, wars. All this is somewhat similar and goes by. Does the OTHER exist for the Japanese?

In me, a bomb

In Hiroshima the taxi driver asks me in English: "Does the bomb interest you?" "No, but life after the bomb does". This visit, less a question of bad conscience than the imaginary experience of a limit which will express itself here one day. A banal square in a very banal post-atOMIC city. A museum, a sculpture, Anti-Berlin and its ruins. On the pedestal of the monument can be read: "Sleep peacefully, never will such a mistake be repeated". It is translated for me once, twice, three times...

Je ne comprends pas. Les Japonais ne comprennent pas ce que je ne comprends pas... Mais qui parle ainsi, s'adressant à qui et pour dire quoi ? Une sensation violente, y a-t-il rien de plus violent qu'une telle énonciation sans sujet en ce lieu de désintégration ?

- du calme, et, faute de mieux, soyons rationnels : cette phrase est un geste d'apaisement des Américains d'après-guerre, mêlant dans un style qui n'appartient qu'à eux, candeur et cynisme et promettant dans leur mégalo-paternaliste, à tous "leurs enfants" de ne plus recourir, là (et ailleurs ?) à l'arme absolue... Erreur totale.

- faisons "japonais" alors : c'est une déclaration de l'empereur et des chefs de guerre vaincus, leur seppaku symbolique avant leur abdication. Peut-être y a-t-il eu à cet endroit, sur les cendres tièdes, une grande cérémonie d'amende honorable, où les auteurs de la défaite en grande tenue blanche de deuil... Zéro pointé !

- ... personne ne semble bien savoir, quelque chose comme "Le Japon profond parle au Japon éternel". Quant à la faute, ce n'est ni la bombe, ni l'horreur de la guerre, mais la déclaration de guerre. Tout bascula à Pearl Harbour, on n'attaqua pas plus fort que soi. La suite ne fut que le douloureux mais juste châtiment de la faute initiale... et l'enfant reçut les verges...

Sensation d'étrangeté totale.

C'est comme ça du mode

La même sensation prend parfois des formes qui pour être plus anodines n'en sont pas moins savoureuses. Au Japon un nom à résonnance française est connoté de bon goût, raffinement, voire chic-branché. A condition toutefois de concerner des produits nationaux... ce n'est pas le genre du pays de gaspiller de précieuses devises pour des futilités. On jouit donc français en consommant japonais, quelle sécurité ! Les restaurants, les cafés, les produits alimentaires et les marques de vêtements qui veulent s'imposer dans un look haut de gamme se doivent d'arborer des noms "à la française". Le visuel suffit ici à faire image et au diable la syntaxe, le paraître français n'est qu'emballage hâtif.

Pour une réussite comme le très astucieux "Comme des garçons", combien compte-t-on de "C'est comme ça du mode", "Paris-plisir", "Mon grappe" (bars chics) ou "Chocolat Paris très bien". Le français et le franc-teuton se pratiquent avec des effets similaires : "Chou-cream", "Vistrot-pub", "Soup au melon et weinkeller". Parfois cependant, s'annoncent les limites du mauvais goût : "Côte-rôtie, pour les femmes qui ont l'abondance adulte"**** (publicité pour une marque de vêtements). On se rassure, en voulant bien croire, un instant, que ce pays est, selon le fin sémiologue, l'Empire des signes, vides de sens.

Eaux mortes

« Le fleuve possède aussi cette qualité lyrique par excellence, qui est l'expression volubile de soi. » (V. Segalen, *l'Equipée*). On pourrait par exemple classer les cultures selon le traitement qu'elles ont accordé à leurs fleuves. Toute grande cité est indissociable de ses eaux, il y a là un indicateur. Que Tokyo se soit édifiée dos à la mer, la peur des raz-de-marées en fournit une raison presque trop rationnelle. Mais son fleuve, la Sumida qui inspira tant de poètes a été littéralement étranglé, asphyxié, englouti sous le macadam et le béton. Et les rares endroits où on en saisit quelques vestiges ne sont qu'eaux mortes sombres, fangeuses et grasses gisant entre

I do not understand. The Japanese do not understand what I do not understand. Who speaks in this way, addressing who and to say what? A violent feeling, comes over me. Is there anything more violent than such a statement without a subject in this place of disintegration? Calm down, and for lack of anything better, let us be rational: this statement is a calm gesture by the Americans after the war, blending in a style with their own candor and cynicism, and promising in their paternalistic megalomania to all "their children" never to again resort, there (and elsewhere?), to the absolute weapon... I am totally wrong. Let us do "like the Japanese" then: it is a declaration of the vanquished emperor and his generals, their symbolic seppaku before their abdication. Perhaps at this spot there had been a grand ceremony of amends over hot ashes, where the authors of the defeat in white mourning robes... Totally wrong again! No one seems to know, something "Profound Japan speaks to eternal Japan". As for the mistake, it is neither the bomb nor the horror of the war, nor the declaration of war. Everything changed at Pearl Harbor, which does not attack someone who is stronger. What followed was not the painful but just punishment for the initial mistake... and the child was spanked...

A totally strange feeling comes over me.

That's what fashion is like

The same feeling sometimes takes on other forms which even if they are more common are no less savory. In Japan anything with a French resonance is synonymous with good taste, refinement, chic. On the condition nevertheless that it concerns national products... the Japanese do not waste their precious currency on foreign trivialities. One gets French pleasure from Japanese products, what security! Restaurants, cafes, foods, and brands of clothes that aim at top-of-the-line chic use names "à la française". In Japan the visual is sufficient for the creation of an image, appearing French is but a hasty wrapping.

For every success story like the very astute "Comme des garçons", how many "That's what fashion is like", "Paris pleasure" or "Paris chocolate very good" are there? Fringing is practiced, and with similar results. Sometimes the limits of bad taste are reached: "Côte-rôtie, for women with abundant abundance (ad for a brand of clothes). One is reassured, believing for an instant, that this country is, according to the distinguished semiologist, the Empire of signs, empty of meaning.

Stagnant waters

« The river also possesses this lyrical quality par excellence which is the voluble expression of self » (V. Segalen, *l'Equipée*). For example, one could classify cultures according to the way they treated their rivers. All large cities are indissociable from their waters, which is an indication. That Tokyo was edified facing away from the sea, a fear of flood tides is an almost totally rational reason. But its river, the Sumida which inspired so many poets, has been literally strangled, asphyxiated, swallowed up by cement and steel. And the rare places where one sees vestiges are but greasy, stagnant, smelly pools

les piliers d'une autoroute aérienne. On se souvient alors des eaux gorgées de plombs de la baie de Minamata et des monstres de douleur qu'elles engendrèrent. S'il y a quelque chose d'intolérable par le Japon moderne, n'est-ce pas, précisément, la volubilité ?

Soudain, les images théâtrales, des danseurs de Bhûto, esthétiquement inquiétantes, deviennent insupportablement concrètes. Ces corps mous, fardés d'un blanc de deuil, saisis d'une lente transe morbide, yeux révolus, membres tordus, bouches éclatées de rictus, ne sont que l'impossible cri d'une vie pétrifiée qui a perdu jusqu'à son hurlement.

Densité n° 3

Celle de l'artifice. Artifice absolu des jardins qui donnent au premier abord une apaisante sensation de "naturel", de sauvagement bien agencé. Rien n'est plus faux, tout a été planté, taillé et surtout déformé par d'habiles corsets de bambous qui enserrant parfois jusqu'aux plus grands arbres, redessinant les lignes, créant des déséquilibres, de superbes dissymétries. Artifice également de tout ce qui est ici gommé, banni, l'herbe, les fleurs, la terre au profit exclusif des sables, mousses, buissons, conifères et bambous. Rien de plus social que cette nature là.

Même sensation confrontée aux travestissements explicites des Onagatas du théâtre Kabouki comme aux personnages masqués du Nô, où des hommes, pas toujours grâces, incarnent de jeunes ou moins jeunes héroïnes. Densité troublante de cette féminité signifiée qui ne cherche en rien à imiter un naturel, à laisser croire à une vérité. Admirablement faux.

Clichés - Souvenirs

« Le bon marcheur va son train sans interroger à chaque pas sa semelle. » (V. Segalen, *l'Equipée*).
Je ne marche ni un crayon à la main ni un appareil sur le ventre. Je n'aime que les photos des autres, ne me retrouvant pas dans ce geste d'arrêt, de prise partielle. Je préfère rêver après. Je ne saurai saisir les personnages, les lieux que plus tard dans ces souvenirs imaginés. Par exemple ces deux rateaux, l'un ancien, rouillé, à 13 dents, l'autre plus neuf à 11 dents, découvert dans un recoin du fameux "Ryoanji-Temple", et servant à dessiner le sable du jardin des 7 rochers. Ou bien ces faux loubards, tout de cuir vêtus, bananes provocatrices mises en transe par du hard-rock qui, le soir venu, rangent les blousons, sortent de leurs sacs des balayettes et nettoient impeccablement les lieux souillés par la foule des promeneurs du dimanche venus voir leurs exhibitions de music-hall nostalgique. Ou encore ces hauts lieux de gourmandise olfactive et visuelle que sont ces marchés couverts, organisés en galeries étroites où une multitude de minuscules échoppes offrent à profusion, des légumes fermentés, poissons séchés, algues découpées, thés, beignets chauds, pâtes de soja, sucreries, fruits frais, le tout agencé comme à la parade ; ou bien, ces clochards stylés, faisant chaque soir les poubelles des milliers de restaurants de Tokyo, triant les déchets de leurs baguettes et savourant un couvercle à la main... c'est parti pour le diaporama. D'autres nuages, d'autres dragons s'annoncent.

Pierre Lascoumes

* Autre grand lieu de protestation populaire, cf. le film "Kashima Paradise".
... R. Barthes, *L'empire des signes*, Skira, 1970.
... A revenu équivalent le prix d'achat et de location est double de celui de Paris.
... La pénurie aggrave encore cela et pousse vers les très lointaines banlieues les plus de 11 millions d'habitants de Tokyo.
... "Côte-rôtie", nom d'un cru de Bourgogne.

under a highway. One is reminded of the bay of Minamata filled with lead, and the monsters it engendered. If there is something intolerable in modern Japan, is it not, precisely, volubility?

Suddenly, the theatrical images of the Bhûto dance, esthetically disquieting, become unbearably concrete. The flaccid, powdered bodies in white mourning, caught in a morbid trance, members rigid, eyes rolled upwards, mouths contorted in a grimace, are but the impossible scream of a petrified life which has lost even its cry.

Density n° 3

That of artifice. The absolute artifice of gardens which at first sight give a calming sensation of "naturalness", of well-contained wildness. Nothing could be more false, everything has been planted, tailored, and deformed, especially by clever corsets of bamboo which sometimes enclose even the tallest trees, drawing new lines, creating disequilibriums, superdissymmetries. Artifice, also, of everything which is banished: grass, flowers, soil, replaced exclusively with sanctified conifers, bamboo, bushes, mosses. There is nothing more social than this type of nature.

One has the same feeling when seeing the explicit travesty of the Onagata of the Kabuki theater or the masked figures of the Nô, where men, and not always the most graceful, incarnate young or not-so young heroines. There is a troubling density in this signified femininity which in no way tries to imitate naturally, to allow one to believe it. Admirably false.

Clichés - Souvenirs

« The good walker goes his way without questioning his soles at each step. » (V. Segalen, *l'Equipée*).
I do not walk with a pencil in hand nor with a camera against my chest. I only like other people's photographs, do not find myself in this stopping gesture, this partial capture. I prefer to dream afterwards. I will only be able to grasp the characters, the places, later on, in imagined memories. For example, the two rakes, one old and rusty, with 13 spokes, the other one more new, with 11 spokes, discovered in a corner of the famous "Ryoanji-Temple", and used to rake the sand of the garden of the seven rocks. Or, the pseudo-rockers, dressed in black leather, ducktail haircuts, in a trance over rock music, who, at nightfall, hang up their jackets and impeccably clean up the place dirtied by the weekend strollers come to see the exhibitions of music-hall nostalgia. Or, these meccas of visual and olfactory gourmandise which are the covered markets, organized in narrow rows with a multitude of minuscule stalls offering a profusion of dried fish, seaweed, fermented vegetables, soja, teas, candies, fresh fruit, all handled like a parade. Or, the stylized bums who every night go through the garbage of Tokyo's thousands of restaurants, savoring what they find, lid in hand... The diaporama has begun. Other clouds, other dragons are approaching.

Pierre Lascoumes